

Pecora Nera

La brebis galeuse

Ascanio Celestini

Traduction
Pietro Pizzuti
Merci à
Kathleen Dulac

Début

Je suis mort cette année. Tout le monde voulait mourir cette année. Ceux qui ont vécu jusqu'ici ont vu tout ce qu'ils pouvaient voir : les chiens dans l'espace, les hommes sur la lune et un robot à roulettes sur Mars. Ils n'ont pas seulement vu exploser Kaboul et Bagdad mais aussi New-York, Londres et Madrid. Ils ont vu le petit œuf en chocolat Kinder transformer tous les jours de l'année en une fête de Pâques sans fin. Ils ont vu le lait en poudre, le vin en tetrapak et les fraises au vinaigre balsamique. Tout le monde voulait mourir cette année, parce qu'à partir de l'année prochaine, on ne verrait plus rien de neuf. Le monde se répétera comme des séries tv qui tournent en boucle. Le futur ne sera plus qu'un résumé des épisodes précédents. À partir de demain, même les massacres deviendront un spectacle chiant pour spectateurs blasés.

Première partie

Je me souviens de ma vie passée

1.

Je suis mort cette année mais je suis né dans les années soixante... Voilà, je suis né dans les années soixante. Les fabuleuses années soixante. Tout le monde voulait naître dans les années soixante, mais certains sont nés avant. Et ils ont honte, d'être nés dans les années cinquante. À cause de tous ces crève-la-faim qui traînaient en guenilles sans un radis pour acheter quoi que ce soit dans les magasins vides. En ce temps-là, même les riches s'habillaient comme des pauvres, avec les mêmes loques que portent les émigrants d'aujourd'hui, comme les albanais qui débarquent en Italie sur des canots pneumatiques. Tout le monde avait la trouille avec la guerre qui venait de se terminer. Parfois, dans tout un immeuble, il n'y avait

qu'une seule personne qui avait la télé. Tout le monde l'enviait et allait la regarder chez lui en souillant de jalousie son beau salon. Tout le monde voulait naître dans les années soixante mais certains ont loupé le coche. Ils sont nés après et se rongent encore les doigts d'être nés en retard mais dans la vie tu peux tout changer, sauf ta date de naissance. Dans les années cinquante, les gens vivaient dans l'attente des fabuleuses années soixante. En été 59, les gens n'allaient même plus à la plage tellement ils avaient honte de leurs maillots ringards. Quelques-uns y allaient quand même et se baignaient dans l'eau fade qui n'avait ni la saveur du sel, ni la saveur de la mer *sapore di sale*, *sapore di mare* qu'elle aurait dans les années soixante. C'était une eau fade, à l'image des années cinquante. En 59, personne n'avait eu envie de fêter Noël. Personne n'avait acheté le panettone Motta, ni le pandoro Bauli, ni le spumante Berlucchi, ni le nougat Pernigotti. Tout le monde s'était couché avec les poules, sans bricoler la moindre petite crèche. Cette année-là, le petit Jésus n'avait pas envie de venir au monde. Par contre, à la Noël 1960, il était tellement content de naître qu'il est né deux fois. Le 31 décembre 59, le monde entier attendait le début des fabuleuses années soixante. Dès le douzième coup de minuit, des tas de miracles se sont produits à en veux-tu en voilà. Un chauve s'est tout à coup retrouvé avec une tignasse de hippie. Des vieilles femmes avec leurs coiffures de vieilles et leurs savates aux pieds, se sont retrouvées avec des boucles blondes à la Marilyn Monroe et sous leurs talons calleux ont vu pousser des talons aiguilles. Même des filles au gros cul, qui rasaient les murs pour mieux cacher qu'elles l'avaient aussi gros que les repiqueuses de riz des années cinquante... même elles, se sont retrouvées avec un cul parfait, moulé dans les mini-jupes des années soixante. Sans le moindre poil sur les gambettes. Des jambes lisses et parfaites. Le 31 décembre 1959, tout le monde attendait l'arrivée des fabuleuses années soixante. Tout le monde, sauf ma grand-mère. Ce soir-là, ma grand-mère avait été se coucher à huit heures, comme tous les soirs. Ma grand-mère haïssait les années soixante. Elle haïssait aussi les années cinquante et les années quarante. Elle avait haï la guerre et le fascisme, les Allemands et les Américains. La seule chose qu'elle ne haïssait pas c'était ses poules. Ma grand-mère était habillée comme une vieille femme, avec un tablier de vieille femme et une haleine fétide. Quand elle rotait, ce n'était pas des rots de *Coca-Cola* ou de

Pepsi-Cola. C'étaient des rots aux œufs frais. Elle marchait pieds nus, même dans le poulailler. Elle ne chantait pas les chansons des années soixante, elle parlait aux poules et les poules dressaient l'oreille. Elle leur collait une main au cul et les poules lui pondaient un œuf dans sa main. Avec l'ongle long de son petit doigt, elle perçait la coquille et gobait l'œuf. Elle disait : « Il est frais, mon œuf, il sent encore le cul de la poule ».

Tous les matins, elle m'emmenait à l'école mais le lundi, elle enfilait les gros bas que lui avait donnés la pharmacienne, mettait ses chaussures et m'accompagnait jusqu'en classe. Moi, j'allais m'asseoir au dernier rang, elle s'approchait de la maîtresse et lui demandait : « Comment il va mon gamin ? ». Et la maîtresse lui répondait : « Mal, je l'ai mis au dernier rang pour pas qu'il dérange toute la classe. Il vient à l'école pour user ses fonds de culotte. Il est nul en mathématique. Il est nul en géographie. Il est nul en tout. C'est le plus mauvais de la classe. C'est la brebis galeuse. Si ça continue, il va doubler, comme ça au moins, s'il recommence l'année, il finira peut-être par apprendre quelque chose ». Et ma grand-mère sortait de son tablier l'œuf fraîchement pondu, perçait la coquille avec l'ongle long du petit doigt et le donnait à la maîtresse. La maîtresse le gobait et ma grand-mère disait : « Il est frais, mon œuf, il sent encore le cul de la poule ». Et les gamins rigolaient parce que ma grand-mère était habillée comme une vieille. Ils rigolaient parce qu'elle disait le mot *cul*. Et même s'il ne s'agissait que du cul de la poule, ils rigolaient quand même.

Le dernier jour de classe, la maîtresse venait jusqu'à moi, au dernier rang et me disait : « Tu es la brebis galeuse, tu ne grandis pas. Tu es la brebis galeuse. Avec toi, rien n'y fait, ce n'est même pas la peine que tu doubles. Dis à ta grand-mère que je te laisse passer et qu'elle m'amène des œufs ». Et comme ça, le jour de la remise des bulletins, ma grand-mère enfilait les gros bas que lui avait donnés la pharmacienne et mettait ses chaussures. On allait chercher mon bulletin et il était marqué que j'avais réussi. Alors, ma grand-mère m'emmenait chez la maîtresse, la remerciait, lui donnait des œufs, à elle et aux autres professeurs. Elle en donnait même au prêtre qui nous enseignait le catéchisme et même au directeur. Elle perçait la coquille avec son ongle long et tout le monde gobait. Ma grand-mère me montrait les professeurs des années soixante et me disait : « Tu vois,

les professeurs ce sont des saints, ce sont des saints comme ceux qu'on voit à l'église et le directeur est le plus saint de tous, le directeur est le saint des saints, c'est Jésus-Christ ». Il gobait l'œuf fraîchement pondu, comme s'il faisait partie du tableau de la dernière cène. Et ma grand-mère disait : « Prenez et buvez-en tous, messieurs les professeurs, parce qu'il est frais, mon œuf, il sent encore le cul de la poule ».

2.

Ma grand-mère arrivait à l'institut. Elle amenait des œufs frais. Moi, je l'accompagnais, elle me faisait porter des sacs en plastique remplis d'œufs emballés dans du papier et m'emmenait jusqu'à la grille. Une bonne sœur nous ouvrait et nous faisait entrer dans la cuisine. Il y avait là un type qui faisait caca par terre, la bonne sœur disait : « Excusez-le s'il chie là comme ça, mais c'est une vraie plante, une plante qui fait caca par terre ». Elle disait que c'était normal que les fous chient par terre, puisque c'était plus facile de nettoyer la merde que de leur apprendre à chier aux toilettes, à se nettoyer le cul avec du papier hygiénique, se laver au bidet et ainsi de suite... Et puis, il y avait ceux qui pissaient dans leur froc trop petit ou trop grand. Il n'y avait que deux tailles de vêtements, ce n'était pas comme au supermarché où il y en a pour tous les goûts. La bonne sœur disait : « Ça n'a aucune importance si ces pauvres créatures perdent leurs pantalons, tout ce qui compte, c'est qu'ils se lèvent à temps et arrivent à l'heure au petit déjeuner. La première thérapie de l'asile, c'est apprendre à faire les choses dans les temps ». Se réveiller, se laver, chier, pisser, s'habiller, manger, dormir. Tout ça dans les temps. Et ainsi va la vie.

Si tout se passe bien, la maladie qui ronge le cerveau du fou, finit par s'endormir. « On ne peut pas guérir les fous. On ne change pas une tête fêlée, mais on peut domestiquer la maladie qui cause sa souffrance. On l'apprivoise et ainsi va la vie ».

Tous les jours, la bonne sœur les comptait. Elle criait le chiffre à l'infirmier qui était en bas de l'escalier et les envoyait au réfectoire. Les fous se mettaient à marcher, comme des clowns qui terminent leur numéro au cirque et saluent le public en faisant un tour de piste. Sauf qu'il n'y avait personne pour les regarder. Personne pour les applaudir. Il n'y avait que ma grand-mère et moi pour savourer leur

numéro. Nous étions là, avec nos sacs remplis d'œufs mais nous n'avions pas le cœur à rire, ni à les applaudir. Le pavillon le plus calme de tout l'institut est celui des catatoniques. Ils sont tous momifiés dans leurs lits. Le matin, on assied certains sur un banc, où ils restent jusqu'au soir. Puis, on les ramène au lit, on les range sous les draps. Il y en a qui sont capables de rejoindre la salle de bain seuls mais ça leur prend toute la journée. Ils se réveillent, se mettent en route, finissent par arriver, chient, font le chemin en sens inverse, se recouchent. La journée est passée et ainsi va la vie.

Les catatoniques, on dirait des morts, ma grand-mère me laissait avec eux, parce qu'ils ne pouvaient pas me faire de mal. Elle disait : « Avec ces pauvres fous plantés là, c'est comme si tu étais à la morgue. Ils sont tellement sages qu'on dirait des plantes ».

3.

Je me souviens avoir été à l'institut le jour du carnaval, pendant les années soixante. J'étais déguisé en lapin. J'avais de longues oreilles, l'une d'elles s'était cassée et laissait entrevoir le fil de fer rouillé. Ce costume de lapin me débectait. Je n'avais pas pété un mot depuis le début de la journée, tellement j'enrageais à cause de ce bête costume et ma grand-mère m'a dit : « Il vaut mieux que tu restes un peu avec la bonne sœur dans le pavillon des catatoniques, reste près d'elle ». Je me suis assis tout près de la bonne sœur qui récitait son rosaire. Puis, ma grand-mère a sorti un œuf frais de son tablier, elle a percé la coquille avec l'ongle long du petit doigt et me l'a donné. Elle m'a laissé seul avec la bonne sœur qui priait, au milieu de tous ces lits pleins de fous qui ressemblaient à des momies. J'ai gobé l'œuf et je me suis retrouvé comme un crétin au milieu de tous ces morts vivants et j'ai pensé : « La mort en personne va venir et tous nous emmener, elle va emmener tous ceux qui ont l'air mort et si je me tais, je vais avoir l'air d'un mort et elle va m'emmener aussi ». Comme ça, je me suis mis à parler comme un crétin. J'ai commencé à parler à la bonne sœur qui ne m'écoutait pas. La bonne sœur qui priait, on aurait dit qu'elle parlait toute seule, même si elle parlait à Dieu. J'ai commencé à lui raconter tout ce qui me passait par la tête. Comme quelqu'un qui déverse le contenu d'un sac en plastique, un sac plein de trucs qui viennent du supermarché. Plein de Nesquick, de dentifrice Colgate, de

thon Impérial, de Sun vaisselle, de revues genre Paris-Match, Gaël, Points de vue-Images du monde, de pastilles Valda,... et tout vole par terre, les Valda flottent dans le Sun vaisselle qui s'est renversé, et le Nesquick se répand partout et remplit l'air d'un parfum sucré de petit déjeuner gourmand... J'ai ouvert la bouche et j'ai dit tout ce qui me passait par la tête. Je lui ai déversé le contenu de mon cerveau. Je lui ai dit : « Il me débecte ce costume de lapin, ça fait vingt ans que ce costume de lapin poilu fait le tour de l'immeuble et tout le monde l'a déjà porté. C'est un costume des années cinquante. Un costume miteux. Nul, comme les années cinquante. Et moi, je suis sûrement le centième gamin à la con, qui enfile ce costume à la con. Et j'ai même une oreille rouillée. Moi, je voulais le costume de Tarzan. Tu connais Tarzan ? C'est un héros de la jungle. Il ne sait dire que *Moi, Toi*, et le nom d'un singe qui s'appelle *Chita*. Plus tard, dans le film, il apprend aussi le nom d'une belle femme blanche qui s'appelle Jane. Et tout au long de sa vie, il n'arrive qu'à formuler des phrases genre : « moi Tarzan, toi Chita » ou bien « moi Tarzan, toi Jane » ou bien il crie « Chita ! » s'il veut appeler le singe ou « Jane ! » quand la femme blanche, est en danger. Jusqu'au jour où on comprend que le singe est jaloux de la femme blanche, du coup il se vexe et ne pète plus un mot. En fait, dans le film, le singe ne cause pas, il pousse des petits cris quand il a les boules... Il ne dit pas « Moi, Chita ». Tandis que la femme blanche ne fait que causer. Elle cause pour tout le monde. Elle cause tellement qu'elle a l'air mentalement beaucoup plus retardée que le singe. Mais le singe est tout poilu et Tarzan, ça le dégoûte. Alors que la femme blanche est toute épilée et là, Tarzan est perplexe. Mais à la fin, il tombe amoureux d'elle et ma grand-mère, elle dit : « Tarzan a découvert que la femme blanche est aussi poilue. Mais elle est poilue seulement là où il faut, et Tarzan aime bien cette femme et cette concentration de poils. Il l'aime plus que le singe ». Tarzan se lance de liane en liane dans la jungle et crie son amour fou pour Jane. Il porte un slip tout déchiré et ne connaît que cinq mots. Ma grand-mère, elle dit : « Il souffre d'amour, il en est malade. L'amour lui a ravagé le cerveau. Son asile à lui, c'est la jungle et il y vit comme ces pauvres fous de l'institut. Il se réveille, il mange, il pisse, il chie, se balance de liane en liane, prononce cinq mots, remange, repisse et se recouche. Et ainsi va la vie ». Moi, j'aurais voulu être Tarzan pour conquérir Marinella qui est très belle. Beaucoup plus belle que Rita,

Francesca, Elisabetta, Antonietta ou Lucia, les autres petites filles de la classe. Encore plus belle que Sofia Loren, que Marilyn Monroe, que Gina Lollobrigida et même que la Jane de Tarzan. Moi, j'aurais voulu être Tarzan et je ne suis qu'un lapin avec une oreille rouillée. Le déguisement de Zorro aussi aurait pu m'aller. Avec celui du Pirate Noir aussi j'aurais pu conquérir l'amour de Marinella déguisée, elle, en danseuse étoile. J'aurais été plus heureux si je m'étais déguisé en danseuse étoile. Même si les autres gamins m'auraient dit que j'étais déguisé en tapette ... j'aurais préféré être déguisé en tapette. Tapette, c'est mieux que lapin. C'est pour ça que je ne voulais pas aller au carnaval organisé par la paroisse. Mais ma grand-mère m'y a traîné de force. Elle a mis ses chaussures et les bas de la pharmacienne et elle m'a emmené à la fête de la paroisse. Ma grand-mère était habillée comme une vieille et au milieu de nous, elle avait l'air déguisée aussi, déguisée en vieille, avec un masque de vieille.

À la paroisse, il y avait aussi Maurizio Pancotti, le gamin le plus con du siècle. C'est un gars qui bouffe de la terre, il s'en fout plein les dents, et une fois, avec ses dents pleines de terre, il a croqué un caillou, il s'est cassé une dent, il s'est mis à pleurer et il a couru chez le curé. Et puis, il a commencé à rigoler parce que le curé lui a dit : « Ce n'est pas grave, ce n'est qu'une dent de lait et quand tu seras grand, une belle dent poussera à la place ». C'est un con monumental. Il était déguisé en magicien. Sa mère lui a acheté un costume de magicien, avec toute la panoplie de magicien et Maurizio Pancotti dit comme ça : « Choisis une carte » et il devine quelle carte on a tiré. Et le chapeau haut de forme duquel Maurizio Pancotti sort un faux pigeon tout ratatiné. Et la baguette magique qu'il transforme en bouquet de fleurs en plastique, qu'il offre à Marinella. Et moi, je lui casse la gueule, à Maurizio Pancotti, si seulement il essaye de la draguer. Et voilà le curé qui me voit arriver avec mon costume de lapin et lance : « Hé Maurizio Pancotti ! Tu l'as sorti de ton chapeau, ce beau petit lapin ? » et tout le monde éclate de rire. Parce que le curé est lui aussi un crétin fini. Et comme ça, je file dans la sacristie, écraser des insectes. Parce que moi aussi, je peux bouffer de la terre si je veux. Seulement moi, je mange aussi des fourmis, des mouches et des araignées. Je m'assieds au milieu des saints et des Madones que le curé a entassés dans la sacristie, parce qu'elles ne tenaient pas toutes dans l'église. Et de temps en temps, le curé les remplace : il met Saint

Antoine qui se fait tenter par le diable et enlève Saint Georges qui tue le dragon. Il met Saint François qui cause au loup et retire Saint Roc qui cause au chien. Il remplace l'un ou l'autre saint et l'envoie en vacances dans la sacristie. Et me voilà, dans la sacristie, face à ces statues qui ont l'air d'être déguisées. On dirait des curés géants travestis en saints, avec une auréole en fil de fer autour de la tête. Une auréole en toc, avec du fil de fer comme mes oreilles de lapin. Et au milieu de cet attroupement de célébrités religieuses, voilà qu'apparaît Marinella, déguisée en danseuse étoile. Marinella ressemble à une sainte même si elle est plus petite que les statues. Marinella est une Madone miniature.

Marinella vient près de moi et me fait : « Je n'en peux plus de Maurizio Pancotti et de ses tours de magie » et je lui réponds : « Maurizio Pancotti est le roi des cons » et elle rit. Je continue et je lui dis : « On va attraper Maurizio Pancotti et avec une fusée, on va l'expédier dans l'espace, comme les russes ont fait avec la petite chienne Laïka. Comme ça, Maurizio Pancotti atterrit sur la planète des cons et vu qu'il est tellement con, même les cons de l'espace le prennent pour un con et lui font faire le pantin à la con dans le cirque de l'espace. Et comme ça, ils iront tous au cirque pour voir Maurizio Pancotti, seulement personne ne voudra payer sa place parce que tout le monde dira : *nous sommes cons mais pas au point de payer notre place pour voir ce con de Maurizio Pancotti*. Et tout le monde entrera gratis. Et à la fin du spectacle, les cons auront l'impression d'être devenus aussi intelligents que des profs d'université, parce que ils penseront être géniaux par rapport à ce con de Maurizio Pancotti. Et comme ça, les habitants de la planète des cons décident de se décerner le Prix Nobel les uns aux autres. Le maire décerne le Prix Nobel de l'électricité à l'électricien. L'électricien donne le Prix Nobel de menuiserie au menuisier, le menuisier donne le Prix Nobel de poissonnerie au poissonnier... Et ensuite... » Ensuite je ne dis plus rien, parce que Marinella s'est mise à rire. Et je pense que son visage va finir par exploser si elle rit cinq secondes de plus.

Je pense que, jusque là, j'ai joué au petit comique mais les petites filles n'aiment pas les petits comiques, même s'ils les font rire. Les petites filles aiment les héros. Et je décide de faire un geste héroïque, je prends une araignée et je l'avale, tout en regardant Marinella droit dans les yeux. Et elle tombe amoureuse de moi dans la seconde.

Maintenant, je peux lui faire tout ce que je veux, je pourrais même roter devant elle comme un dragon ou lui lécher le visage, elle a succombé à mes charmes et semble totalement subjuguée. Mais avant que je n'aie pu dire quoi que ce soit, elle plonge sa main immaculée dans un trou dégueulasse rempli de toiles d'araignée. Elle veut devenir une héroïne elle aussi, être à la hauteur. Elle retire sa main du trou dégueulasse et la fourre dans sa bouche en disant : « Moi aussi, j'ai mangé une araignée » mais ce n'est même pas vrai. Elle dit qu'elle l'a mangée mais je sais qu'elle ment. Furieux, je lui dis : « Menteuse ! Ce n'est pas vrai que tu l'as mangée. Tu as fait semblant de la mettre dans ta bouche mais tu ne l'as pas mangée. Sale menteuse ! Et elle reste bouche bée, parce que j'ai découvert sa supercherie. Tout de suite, je cours chercher une autre araignée, je l'arrache de sa toile et je fais à Marinella : « Mange celle-ci ! Montre-moi que tu la manges ».

Marinella attrape l'araignée par une patte et sans la regarder, puisqu'elle me regarde, moi, comme si c'était moi qu'elle allait manger. C'est moi l'araignée que Marinella tient suspendue par une patte. Je me dis que plus jamais ça n'arrivera dans l'histoire de l'humanité : qu'une main aussi parfaite et immaculée tienne la patte d'une araignée aussi poilue et dégueulasse. Marinella ouvre grand la bouche, dépose l'araignée poilue entre ses dents et les claque. Puis, elle serre les mâchoires tout en gardant ses lèvres sublimes entrouvertes, afin de me montrer en direct la mort de l'araignée écrabouillée. Elle avale la carcasse broyée de l'insecte et je suis heureux parce que maintenant, Marinella est une héroïne elle aussi. Maintenant, elle et moi, nous sommes comme Batman et Cat woman, deux super héros aux super pouvoirs. Deux super enfants bioniques. Puis, je me rends compte qu'elle ne m'a pas quitté des yeux, elle est immobile, les yeux écarquillés, comme un hibou empaillé. Et voilà qu'elle sort : « Nous aurions pu rester ensemble pour toujours mais tu as brisé notre amour en mille morceaux. Je t'aurais aimé jusqu'à la mort. Je t'aurais donné de beaux enfants, je les aurais élevés, même dans la pauvreté. J'aurais vieilli à tes côtés, en partageant tout avec toi, une demi-pizza, un demi cremino Algida, un demi café au lait. Tous les jours, je t'aurais rappelé de prendre tes médicaments et je t'aurais même embrassé sur la bouche devant tout le monde. C'est vrai, j'ai menti. C'est vrai, je n'avais pas mangé l'araignée mais pourquoi tu ne m'as pas crue ? Fallait-il vraiment que j'avale cette

bête répugnante ? Tu aurais dû me croire, même si ce n'était pas vrai, tu aurais dû. Tu aurais dû croire en moi. Et je t'aurais choisi pour toujours et pour les siècles des siècles. Tandis que maintenant, je ne suis plus certaine de vouloir te choisir ...

Maurizio Pancotti m'aurait crue, lui. Il m'aurait crue, parce que c'est un con. Et les cons croient tout ».

4.

Le soir, quand ma grand-mère est venue me chercher, j'avais mangé tous les insectes de la sacristie. J'avais nettoyé les lieux mieux que le DDT. Ma grand-mère disait toujours qu'il ne faut pas tuer les araignées, parce que *l'araignée attire l'argent*. Elle m'a emmené à l'institut alors que j'étais toujours déguisé en lapin. Nous sommes allés voir ma mère. Elle était là, les mains et les bras attachés au lit. L'infirmière lui a détaché une main et ma grand-mère a sorti un œuf de son tablier, elle a percé la coquille avec l'ongle long de son petit doigt et lui a donné. Ma mère l'a gobé. Elle était contente. Mais ma grand-mère n'a pas dit comme d'habitude: « Il est frais, mon œuf, il sent encore le cul de la poule » parce que, de toute façon, ma mère n'aurait pas compris. Ma grand-mère dit : « Les pauvres fous comme ta mère, on les amène ici, parce que l'institut est un asile électrique. On soigne le cerveau des malades avec l'électricité. Certains ont le cerveau comme une chambre dans laquelle on n'éteint jamais la lumière. Même la nuit. Et les fous, la nuit, n'arrivent pas à dormir, avec toute cette lumière qui les empêche de fermer les yeux ».

« Par contre, il y a des pauvres fous qui sont toujours éteints. Comme ta mère. Elle est comme une chambre dans laquelle il fait toujours noir. Alors, l'asile allume une ampoule électrique dans son cerveau. Sinon, elle a peur du noir. Et on peut mourir par peur du noir ».

Moi, je regarde ma mère dont j'ignorais l'existence. Elle m'a l'air d'une vieille. Plus vieille encore que ma grand-mère. Une pauvre vieille au visage triste. Ma grand-mère dit : « La tristesse est une maladie. Ta mère aussi, ils ont essayé de la soigner avec du courant électrique. Un courant envoyé au milieu du cerveau pour rallumer l'ampoule éteinte. L'électricité, c'est comme une bonne claque. C'est comme quand on tape sur la radio, parce qu'elle ne fonctionne pas. Ou comme quand on donne un coup dans le tourne-disque, parce que le disque est rayé ».

Ma mère est comme un disque rayé. Quand elle n'est pas triste, il paraît qu'elle se fâche tout rouge. Elle donne des coups de pieds, elle hurle et elle casse tout. Une fois, elle a mordu une bonne sœur sur la joue et lui a arraché un morceau de visage. Là, maintenant, on l'a opérée. On lui a coupé des nerfs du cerveau. Maintenant, ma mère n'envoie plus de coups de pied, elle ne crie plus et ne casse plus rien. Maintenant, elle est comme une plante. Maintenant, elle peut aussi chier par terre. Ma grand-mère dit : « Embrasse, ta mère » et moi : « Non, j'ai peur qu'elle me morde » et ma grand-mère : « Embrasse-la, je te dis, demain, elle sera morte » et moi : « Je l'embrasserai quand elle sera morte parce qu'une fois morte, je suis certain qu'elle ne me mordra pas ».

Et quand elle est morte, je l'ai embrassée sur le front.

Sa tête était dure comme une pierre. C'était comme embrasser un gros caillou. Le jour de son enterrement, ma grand-mère a enfilé les bas de la pharmacienne, elle a mis ses chaussures et m'a emmené à l'institut. Le docteur m'a dit : « L'asile, c'est comme la ville où habite Pinocchio, la ville des cadeaux. Ici vivent les ânes comme Pinocchio. Ici, nous avons tout. Même les cochons pour faire le jambon. Tu aimes le jambon ? Il ne nous manque qu'un cimetière. Les pauvres fous restent enfermés dans l'institut. Ils ne sortent qu'une fois morts, pour se faire enterrer. Maintenant, on ne peut plus voir ta mère, parce qu'il lui manque un morceau de la tête. Aux fous qui meurent ici, on leur ouvre le cerveau. Pour comprendre pourquoi il s'est éteint. On prend le cerveau, on le place dans une machine et on le découpe en fines tranches, comme le jambon. Tu aimes le jambon ? ».

Après l'enterrement, ma grand-mère m'a emmené à la plage, nous avons pris l'autobus. Elle n'a ôté ni ses chaussures, ni les bas de la pharmacienne. Même dans le sable. Moi, je me suis déshabillé, j'ai juste gardé mon caleçon et j'ai plongé dans l'eau. Nous avons construit un château de sable sur la plage. Puis, ma grand-mère m'a rhabillé, elle voulait me ramener à la maison pour que je dorme. Mais je lui ai dit : « Nous ne pouvons pas laisser le château ». Elle a dit : « La nuit, sur la plage, c'est l'eau de la mer qui engloutira le château ». Et comme ça, le château deviendra une maison pour les poissons. La nuit, la mer se remplit de noir et les poissons deviennent fous. Et ils ont besoin d'une maison pour dormir.

Parce qu'ils ont peur du noir. Et on peut mourir par peur du noir ».

ENTRACTE

Je suis mort cette année. Avant de mourir, j'ai rencontré Nicola. Nicola vit à l'institut depuis trente-cinq ans. Tous les habitants de ma ville finissent à l'asile. Officiellement, Nicola n'est ni infirmier ni fou. C'est un type qui n'est inscrit nulle part dans le registre de l'institut, parce que personne ne l'a jamais inscrit au registre de l'état civil. Quand on l'a emmené ici, personne n'imaginait que son père ait pu refuser de faire les démarches administratives nécessaires. Et quand l'institut s'en est rendu compte, Nicola était déjà là depuis plusieurs jours. Il était déjà devenu un *malatino*, comme on dit, c'est-à-dire un patient qui donne un coup de main au personnel infirmier, en échange d'une cigarette ou deux. Et comme ça, personne n'a eu le courage de le renvoyer. Mais personne n'a voulu se donner la peine de régulariser sa situation. Ce qui fait que Nicola est une sorte de sans papiers.

Parfois, la nuit, je sors fumer ma cigarette sur la terrasse, avec ce fou de Nicola. Une nuit, il m'a raconté comment il est entré à l'institut. C'est l'histoire d'un fou, il ne faut pas y croire à cent pour cent. Toujours est-il qu'il raconte son histoire comme ça...

DEUXIÈME PARTIE NICOLA SE SOUVIENT DE SA VIE PASSÉE

Je suis Nicola, je suis né dans les années '60. Les fabuleuses années '60. Personne ne voulait naître dans les années '60, parce que si tu naissais dans ces années-là, tu étais obligé d'être aussi fabuleux que les fabuleuses années '60. Mon père le savait et c'est pour ça qu'il ne m'a pas inscrit à l'état civil. Il disait : « Quand tu nais dans les années '60, tu es obligé de chanter toutes ces chansons à la con qui parlent de la saveur de la mer, de la saveur du sel *sapore di sale, sapore di mare* ». Mon père haïssait les années '60. Il disait : « Maintenant, on raconte dans la presse à sensation que tous les italiens sont riches et qu'ils peuvent s'acheter un frigo et un lave-vaisselle. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Par exemple, nous, nous sommes toujours bergers dans les Abruzzes. Nous vivons au milieu des brebis. Et à force de les compter, nous nous sommes endormis et voilà que les années '60 sont arrivées et que nous les avons loupées. Je ne t'inscrirais pas à l'état

civil, même si Jésus-Christ en personne arrivait avec le registre national sous le bras et me conjurait de le faire. « Ça ne t'a pas empêché de naître. À quoi te sers d'avoir un prénom inscrit à l'état civil, t'as oublié le tien ? »

1.

Je suis Nicola, je suis né dans les années '60. Les fabuleuses années '60. Le soir, pendant les années '60, mon père m'emmenait tout en haut sur la montagne. Il descendait le lait et nous laissait, mes frères et moi, au milieu des brebis. Quand on était seuls là-haut, mes frères me racontaient les fabuleuses années '60. Ils disaient : « Maintenant, on passe des films avec des martiens dans certains cinémas. Les martiens, ils n'ont qu'à avaler une pilule sur laquelle il est écrit *poulet* et c'est comme s'ils avalaient un poulet entier ». J'essayais d'imaginer les martiens débarquant au milieu des montagnes, pendant les années '60 et les années '60 devenaient instantanément fabuleuses et martiennes. Pour mon anniversaire, mon père me demandait : « Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? » et je lui disais : « Je veux que tu m'emmène voir un film avec des martiens ». Il me répondait : « Les films avec des martiens sont une connerie des années '60. Les martiens, on les a inventés rien que pour nous voler de l'argent quand on va au cinéma ». « Chaque année, pour ton anniversaire, je t'offrirai des bonbons. Mais rien que des bonbons, sans la boîte, puisque tu en as déjà une. C'est pas la peine de dépenser des sous pour un morceau de métal ».

Le matin, pendant les années '60, mon père m'emmenait vendre du fromage au marché. Il me montrait les années '60, les gens et me disait : « Regarde comme ils sont ridicules, avec leurs jupes sous lesquelles on voit toutes leurs cuisses, avec leurs histoires d'extraterrestres et de martiens, avec ces chansons qui parle de la saveur de la mer de la saveur du sel, *sapore di sale*, *sapore di mare*, au lieu de parler de Dieu ». Et moi, je lui disais : « C'est qui Dieu ? » Et lui me répondait : « Dieu, c'est un type qui est assis et qui parle » et moi : « Toi aussi, tu parles assis. Tu es aussi Dieu ? ». Mais lui : « Non. Dieu, c'est un type bien, un type qui parle pour de vrai ». Mon père disait : « Au début, il faisait tout noir et son fils, qui est lui aussi une sorte de Dieu, avait peur. Parce que le noir fait peur. Et on peut mourir par peur du noir. Et comme ça, Dieu dit *Lumière* et la lumière

s'allume. Mais ce n'est pas une vraie lumière. Elle est juste là pour que son fils n'ait plus peur. Et en effet, Jésus-Christ, c'est le nom de son fils reprend courage. Et du coup, Dieu dit aussi un truc avec *Mer* et *Ciel* et voilà qu'apparaissent le ciel, avec tous les oiseaux et la mer, avec tous les poissons. Dans ses yeux à lui, tout semble vrai. Mais ce n'est pas vrai que c'est vrai. Ce ne sont que les mots du père qui lui font voir toutes les choses de la création et, comme ça, il n'a plus peur du noir. Puis, Dieu dit *Homme* et *Femme* et les place tous les deux au centre de la création. Et Jésus-Christ se passionne pour l'histoire de ces deux pauvres créatures qui lui ressemblent tant. Il regarde leur vie défiler à toute vitesse au milieu de la création. À la fin, il les voit mourir. Il a pitié d'eux et dit à son père : « C'est trop cruel que la vie de ces pauvres créatures ne soit pas une vraie vie ». Et ainsi, Dieu reprend ces morts qui ne sont pas de vrais morts et se met à les créer pour de vrai. Et voilà qu'ils deviennent vrais. Et Dieu les installe tout près de sa chaise et leur raconte son histoire. Parfois, même les morts parlent, parce que depuis qu'ils sont devenus vrais, ils peuvent parler avec de vrais mots ». Voilà ce que disait mon père : « Les gens se croient vrais. Ils croient que la saveur de sel, la saveur de mer, *sapore di sale*, *sapore di mare* sont vrais. Que les années '60 sont vraies, y compris ces histoires de martiens. Et toi aussi, tu penses que tu es vrai, mais tu n'es qu'un gamin dans l'histoire de Dieu. Ce n'est pas vrai que c'est vrai. Seul Jésus-Christ est vrai. Et Dieu est vrai. Et les morts, eux aussi, sont vraiment vrais ». C'est pour ça que mon père disait : « La plus belle chose, ce serait de pouvoir parler avec les morts. Parce que les morts savent tout, ils savent reconnaître les choses vraies de celles qui ne le sont pas ».

« La deuxième plus belle chose, serait d'être mort et de pouvoir parler aux vivants. Pour parler avec une voix vraiment vraie. Et la troisième plus belle chose... s'il fallait vraiment en choisir une troisième, ce serait d'être aveugle. Parce que les aveugles sont les vivants qui ressemblent le plus aux morts. Les aveugles sont des morts parmi les vivants. Parce que les aveugles vivent dans le noir, sans en mourir. Même s'ils ont peur du noir. Et qu'ont peut mourir par peur du noir ».

2.

Je suis Nicola, je suis né dans les années '60. Pendant les années '60, mes frères me racontaient les fabuleuses années '60. Ils disaient :

« Maintenant, il y a des femmes qui lèchent les hommes nus. Tu les payes et elles usent leur langue à force de te lécher ». Une fois ou deux, avec mes frères, on en a emmené l'une ou l'autre au sommet de la montagne, quand mon père n'était pas là, et moi aussi, je disais : « Je veux me foutre à poil et me faire lécher par une femme ». Ils ne m'écoutaient pas. Ils s'enfermaient dans le cabanon avec les femmes des années '60 et me laissaient dehors, au milieu des brebis.

Puis, une nuit, une de ces femmes est sortie du cabanon, emmitouflée dans une couverture en laine. Et je lui ai demandé : « Tu veux bien me lécher maintenant ? » mais elle a fait : « Je ne peux pas, parce que cette nuit les fabuleuses années '60 sont finies. C'est le jour de l'an. C'est aujourd'hui que commencent les années '70 et personne ne peut savoir si ces années seront aussi fabuleuses que les précédentes. Il y en a qui disent que ce seront des années de guerre et de mort et que l'Italie se noiera dans la mer. Il y en a qui pensent même que ce sera la fin du monde. Et je peux te dire que rien de tout cela n'arrivera, même si on l'a échappée belle ... à cause des années '60, justement. À cause des américains qui ont envoyé une fusée sur la Lune. Là-haut, il y a les extraterrestres et des martiens qui sont gentils mais qui n'aiment pas du tout qu'on leur envoie des fusées. Alors, les martiens sont arrivés sur Terre et ont essayé de savoir s'ils pouvaient faire confiance à ces étranges humains. Seulement, je peux te dire que les martiens ne sont pas comme nous qui nous fions uniquement aux apparences. Non, les martiens, pour communiquer, doivent goûter la saveur. Parce qu'ils ont perdu la vue, l'ouïe et ne sentent aucune odeur. Ils emploient seulement leur langue et pour communiquer, ils ont besoin de goûter. C'est comme ça qu'ils ont fait une réunion sur Mars. Certains d'entre eux disaient : « Allons sur Terre, mêlons-nous aux terriens et mangeons-en quelques uns. Un petit millier... juste pour savoir si ce sont des gens bien ».

Il ne restait plus qu'à se mettre d'accord sur la partie du monde dans laquelle on irait les déguster. Et là, ça a été comme quand on sort le soir pour aller dîner et on doit choisir la trattoria où on va. Et en avant les disputes ! L'un a envie de poisson et l'autre voudrait une pizza. (Moi, je peux te dire que, pour un martien, peu importe de manger russe ou américain. Si ce n'est que l'Amérique est bourrée pleine de *Coca-cola* et de *Pepsi-Cola* et, de ce fait, tandis que le martien digère l'Amérique, il fait un rot géant qui rend berzingués les kangourous

australiens et recoiffe la forêt d'Amazonie. Un rot qui terrifie tous les continents.) Bref, à un moment donné, quelqu'un répond au martien que manger les gens n'est peut-être pas la meilleure façon pour savoir s'il a affaire à des amis ou à des ennemis. Parce que, quand tu arrives sur une planète et que tu tues quelqu'un, tu finis, tôt ou tard, par te faire des ennemis partout. Il vaut mieux lécher les gens un bon coup, pour savoir quelle saveur ils ont. Il vaut mieux lécher les humains, plutôt que de les bouffer tout crus.

Et comme ça, ils sont entrés en nous, nous les femmes qui léchons les hommes nus. Et personne ne se doute que pendant que nous léchons... la langue qui te lèche est une langue martienne. Moi, je goûte les terriens. Lécher les hommes nus est devenu pour moi une véritable mission spatiale. Je passe ma langue sur tes frères, comme les astronautes américains glissent lentement sur la surface de la Lune. Le goût qui reste sur ma langue devient un message spatial. La peau puante de tes frères se transforme en un code photonique plein de chiffres. La puanteur de brebis devient une formule mathématique interplanétaire ». Et comme ça, je lui fais : « Il vaut mieux que tu me lèches aussi pour savoir si je suis dangereux ».

Mais elle : « Maintenant, l'expérience est terminée. Depuis l'espace on me prévient que vous, les humains, vous ne représentez aucun danger. Maintenant, les années '60 sont terminées et probablement que les martiens vont rentrer chez eux. Et moi aussi, je voudrais m'en aller sur Mars. Sur la planète rouge, se lécher est considéré comme quelque chose de normal. On ne traite pas de putain une femme qui lèche les hommes nus ». Et je lui demande : « Alors toi aussi, tu es une martienne ? ». Et pour toute réponse, elle retire sa couverture et je vois son corps sans un poil, alors que les autres femmes qui lèchent mes frères dans le cabanon sont très poilues. Je les ai vues par la fenêtre. Il y en a même qui ont des poils sur le visage. Mais celle-ci a un corps spatial. On dirait une poupée en plastique, comme celle qu'on gagne à la foire. Une poupée gonflée d'air. Comme un ballon, à la peau tellement tendue qu'il faut faire attention à ne pas le faire exploser.

Elle me dit : « Tu as déjà vu un corps comme le mien, sur cette planète ? Mon corps est céleste ».

Mais tout à coup, mes frères, qui sont encore dans le cabanon, appellent la femme et crient: « Eh oh ! Reviens ! Ne reste pas avec ce

taré qui n'a même pas de nom ». Et elle : « Maintenant les années '60 sont terminées. Moi, je vous salue, je m'en vais sur Mars ». Mais mes frères se fâchent : « Tu dois revenir avec nous ». Elle me sourit et leur répond : « Je ne reviens que pour me faire payer. Donnez-moi ce que vous me devez parce qu'il faut que j'achète mon billet pour Mars ». Et eux : « On ne te payera pas, parce que tu n'as pas fini le boulot. Et on ne te rendra pas tes vêtements ». Et ils se mettent à hurler dans le cabanon. J'ai l'impression que c'est la bicoque toute entière qui gueule. Mais la fille se marre. Elle rigole et leur répond : « Je me fous que vous ne me rendiez pas mes vêtements, de toute façon sur Mars, il fait pétant de chaud, des milliers de degrés. Et je me fous aussi du fric. Je vais le demander à votre père. Je vais aller le trouver toute nue et je lui raconterai comment vous avez passé la dernière nuit des années '60 ». Et elle part toute nue le long de la route, avec sa couverture.

Mes frères sortent de la bicoque et là, ils ne crient plus, ils grognent. Ils ramassent des pierres et les lancent sur la fille en criant : « On va voir dans quel état tu vas arriver chez notre père... » et elle : « Arrêtez, ne faites pas ça ! ». Mais mes frères continuent à lancer des pierres au hasard dans la nuit noire et elle ne sait plus où s'enfuir. Mes frères ont devant eux le mur noir de la nuit. Ils sentent le danger de cette femme qui hurle à la mort, on dirait que la nuit entière hurle à en mourir.

Mes frères continuent à grogner et à lancer des pierres, jusqu'à ce que les hurlements cessent. Pour toujours.

Ils l'ont tuée. Ils ont tué la nuit noire, à coups de pierres.

3.

Le lendemain soir, mon père m'a retrouvé dans les bois. Il m'a emmené au cabanon. Il y avait un carabinier en uniforme, qui voulait me parler. Mon père a dit : « Fais attention à ce que tu dis. Ne fais pas de misères à tes frères ». Pendant ce temps, mes frères regardaient le carabinier en uniforme et avec des gestes, ils lui faisaient comprendre à mon propos que *ce gamin n'est pas tout juste, il est débile*. Quand nous nous sommes retrouvés seuls, le carabinier en uniforme m'a demandé mon âge.

Je lui ai dit : « Je suis né dans les années '60. Les fabuleuses années '60 ».

Puis, il m'a demandé : « Cette nuit, tu as remarqué quelque chose de particulier ? »

Je lui ai répondu : « J'ai vu des martiens ». Puis, je lui ai demandé : « C'est vrai qu'aujourd'hui, les années '60 sont finies ? ».

Et le carabinier en uniforme se met à chanter un air où il est question de la saveur de la mer, de la saveur du sel *sapore di sale*, *sapore di mare* et d'une personne qui a ses saveurs-là sur elle. Et je pense que même le carabinier en uniforme est un martien qui lèche les hommes nus.

4.

Mon père m'a accompagné à l'institut. Là aussi, les fabuleuses années '60 étaient finies. La bonne sœur m'a dit de me déshabiller et moi, j'ai pensé : « Tu vas voir qu'elle va me lécher... ». Je lui ai demandé : « toi aussi tu es une femme qui lèche les hommes nus ? » Elle m'a répondu : « Tu n'es pas un homme. Tu n'es qu'un pauvre âne et je dois te dresser ». Elle m'a emmené dans la salle de bain et elle m'a lavé avec un tuyau à grand jet d'eau. Elle m'a fait entrer tout nu dans un dortoir avec d'autres enfants et j'ai pissé au lit. Le lendemain, elle a dit : « Tu n'es pas un peu grand pour pisser au lit ? » et moi, j'avais honte de cette pisse qui m'avait échappé mais ça ne m'a pas empêché de recommencer la nuit suivante. Et la bonne sœur m'a fait : « C'est quand que tu vas arrêter de jouer au gamin qui pisse au lit ? ». Le troisième jour où j'ai pissé dans mon lit, elle m'a emmené chez le docteur. Elle m'a déshabillé et j'ai pensé : « J'en ai marre de me montrer tout nu devant tout le monde ». Je me suis étendu, la bonne sœur m'a maintenu par les bras et une infirmière par les jambes. Le docteur a branché l'électricité sur mon zizi et, tandis qu'il allumait la machine. « C'est toi le gamin qui pisse encore au lit ? C'est quand que tu vas arrêter de jouer les gamins qui pissent au lit ? » La bonne sœur dit que l'institut est un asile électrique. L'électricité soigne le cerveau des enfants malades. « La maladie de tous les enfants, c'est la peur. L'asile électrique allume une belle lumière au milieu de tout ce noir. Et même le loup, même les monstres s'enfuient quand on allume la lumière. Et avec la lumière de l'asile électrique, s'en va aussi la peur qui hante le cerveau des enfants malades.

Parce qu'en vérité, c'est le noir qui fait peur aux enfants. Et on peut mourir par peur du noir ».

TROISIÈME PARTIE JE SUIS MORT CETTE ANNÉE

Je suis mort cette année. Nicola non mais moi, je suis mort cette année. Cette année, on a ouvert un supermarché. Tout le monde va au supermarché même si à la télé, on voit des gens qui vivent en pleine guerre et se font tirer dessus en sortant de chez eux. Tu ne peux pas aller au supermarché si on te tire dessus, surtout si on t'a touché. Pour ne pas te faire tuer, tu évites d'aller au supermarché. Tu achètes la viande chez le boucher d'à côté. Quand tu vas dans les petits commerces, tu es obligé de parler avec tout le monde. Tandis qu'au supermarché, tu la boucles et tu remplis ton caddy avec tout ce que tu trouves dans les rayons. Dans le silence du supermarché, tu n'as pas besoin de parler. Moi aussi, je vais au supermarché, moi qui connais la langue italienne des grands poètes et des fabuleux chanteurs des années soixante. L'africain aussi y va, pour acheter sa bière et même l'albanais, qui est arrivé en Italie sur un canot pneumatique. On y va tous, on la boucle et on achète, comme ça on évite les problèmes linguistiques. Puisque le silence est la seule langue universelle. Au supermarché, j'ai appris à me taire dans toutes les langues. Et comme ça, tous les jours, moi, Nicola et la bonne sœur, on va faire les courses au supermarché. Elle vient avec nous, parce qu'elle ne nous fait pas confiance pour l'argent. Nous quittons l'institut. Il y a deux portes. La bonne sœur ouvre la première et nous restons tous les trois dans une sorte de sas noir. La bonne sœur referme la première porte, ouvre la seconde et nous sortons. La porte électronique en verre du supermarché, s'ouvre toute seule. On entre et tout le monde nous regarde, parce que la bonne sœur est habillée en bonne sœur, Nicola est habillé en fou et moi, j'ai honte d'aller au supermarché avec une bonne sœur et un fou. Je voudrais être un client normal et pas un impresario de bêtes de cirque. D'autant plus que la bonne sœur pète. Elle marche dans les rayons du supermarché et elle pète. La bonne sœur est sourde. Elle n'entend pas ses pets mais au supermarché, tout le monde l'entend et nous regarde comme des martiens. Heureusement, tout le monde se tait et fait semblant de rien, avec l'air faussement distrait du client concentré sur ses achats. Seul Nicola joue franc jeu. Il compte les pets. La bonne sœur pète et Nicola fait :

« Un ». La bonne sœur marche et pète et Nicola : « Deux ». La bonne sœur s'assied et pète. Nicola : « Trois ». Parfois, il gueule un chiffre « Quatorze ! », la bonne sœur l'entend. Elle lui demande : « C'est quoi ces numéros, Nicola ? Tu joues au Lotto ou tu as perdu la boule ? », tout en pétant. Et Nicola : « Quinze ». Elle traverse les rayons comme une locomotive à vapeur. « Seize, dix-sept... ». Puis, elle demande aux caissières de lui amener une chaise. Elle sort un mouchoir de sa manche, l'étend sur la chaise et se met à prier là, près des caisses. La bonne sœur est un petit bout de bonne femme avec une robe quatre fois trop grande pour elle. On dirait le Chaperon Rouge en momie égyptienne.

1.

Je suis mort cette année. Cette année-ci, j'ai appris à faire des courses. Moi et Nicola, on pousse le caddy dans les allées du supermarché. J'achète des produits de qualité, le yaourt Müller *faites l'amour à la saveur*, la mayonnaise Calvé, le dentifrice Colgate et le Nesquik qui plait aux grands comme aux petits. Nicola, lui, cherche des revues avec des femmes qui lèchent les hommes nus. Moi, je lui dis : « Ce n'est pas au supermarché qu'on trouve ces revues-là ». Mais lui m'emmène au rayon presse et me dit « En voilà, tu ne vois pas combien il y en a dans ces revues ? » Je lui dis : « Ca, c'est Panorama, L'express, Voici. Il y a des femmes avec les lolos à l'air mais elles ne lèchent pas les hommes nus, pas dans ces revues-ci ».

Nicola dit que maintenant on vend des revues : « où il n'y a que des images. Ce sont des revues cochonnes chinoises. De temps en temps, il y a une phrase en chinois qui ne veut rien dire, parce que dans les revues de femmes qui lèchent les hommes, on comprend tout sans avoir besoin de lire quoi que ce soit. On n'a pas besoin de savoir que c'est une téléphoniste, sagittaire, diplômée en comptabilité, qui est en train de sucer un camionneur nu, lion ascendant balance. Non. Pas besoin de gaspiller des mots et les chinois l'ont bien compris. Dans ces revues, personne ne parle et tout le monde se comprend, comme au supermarché ».

Il voudrait s'abonner pour pouvoir les recevoir directement à l'institut. Mais il ne peut pas souscrire d'abonnement puisque son père ne l'a jamais déclaré à l'état civil. Et si tu n'es déclaré nulle part, pour les chinois, tu n'existes pas. Et hop... pas de revues. Il dit : « Les chinois ont cloné les actrices du cinéma des années soixante, des fabuleuses

années soixante. Ils ont pris un cheveu de Sofia Loren et ils en ont fait une douzaine de Sofia Loren chinoises pour des revues cochonnes. Ils ont cloné Brigitte Bardot et ils l'ont accouplée avec les camionneurs chinois. Ils ont cloné Marylin Monroe et Gina Lollobrigida. Grace Kelly et Ingrid Bergman. Les chinois rigolent quand on leur raconte qu'en Angleterre, on a cloné une brebis. La brebis Dolly. En Chine, ils ont cloné tout notre cinéma des fabuleuses années soixante et nous, ici, on en est à peine à cloner des brebis. Les chinois rigolent, ils clonent Alberto Sordi et lui font tourner un film cochon où il lèche la brebis Dolly ». Puis, on se dirige vers les caisses pour payer. La bonne sœur n'a pas confiance et ne nous laisse pas toucher à l'argent. C'est elle qui paye, mais nous devons attendre qu'elle ait fini de dire son rosaire.

Elle prie et pète. Le tout sottovoce.

2.

Je suis mort cette année. Quand tu es gamin, tu ne penses pas à la mort. Ce n'est pas que tu t'imagines éternel. C'est vraiment que tu ne comprends pas que la mort existe. Et à l'instant où tu y penses, tu deviens grand. Et quand tu le comprends vraiment, tu es devenu vieux. Et quand tu deviens vieux... tu meurs. Et quand tu es mort, tu ne deviens plus rien. Moralité : comprendre la vie et la mort ne sert à rien. Quand tu es mort, tu es juste un ouvrier de moins à l'usine. Un piéton de moins qui traverse la rue. Un électeur de moins qui vote. Un locataire qui ne salit plus la cage d'escalier. Moi, je suis mort cette année. Mais ça fait trente-cinq ans que moi et Nicola on pense à la mort. On ne pense pas au jour où ça arrivera. On pense à la manière dont ça arrivera. Par exemple, je pense toujours à ma grand-mère. Elle se couchait à huit heures du soir et se levait à cinq heures du matin. Elle commençait toujours sa journée en gobant un œuf frais. Le seul jour où elle ne s'est pas levée, elle était morte. Il lui a suffi de ne pas se lever pour mourir.

Je pense aux pauvres bougres de notre institut. Surtout à l'un d'eux qui, en janvier, a baissé la tête, a traversé sa chambre en courant et est allé s'écrabouiller contre le radiateur. Personne ne s'y attendait. Personne n'a pu l'arrêter. Je pense à celui qui s'est pendu. Une nuit, on a entendu un tic tac et Nicola a dit : « Ça doit être un réveil ». En fait, c'était le gars qui se balançait comme une pendule au bout de sa corde et cognait le mur avec les talons de ses chaussures. Je pense à

celui qui s'est jeté par la fenêtre et est tombé dans les branches d'un arbre, on l'a retrouvé une semaine plus tard, des rats lui avaient bouffé le visage. Je pense à celui à qui je prenais la température, j'ai été distrait parce que je parlais avec Nicola et quand je suis revenu pour récupérer le thermomètre que j'avais mis sous son aisselle, plus rien. Lui me fait : « Je l'ai mangé ». Je me suis mis à rigoler. Puis, on a appelé le chirurgien, on l'a ouvert pour récupérer les morceaux de verre, mais le mercure était déjà passé dans le sang et il est mort empoisonné. Après quoi, je ne pense à personne d'autre parce qu'à vrai dire, les suicides sont rares, chez nous, à l'institut. Chez nous, ils n'ont pas envie de vivre. Tu penses s'ils ont envie de mourir. Je pense à Marylin Monroe qui a avalé un tube de barbituriques dans les années soixante, les fabuleuses années soixante. Aujourd'hui, il n'y a plus de barbituriques et si quelqu'un avalait un kilo de Valium, il attraperait juste un ulcère à l'estomac mais ne mourrait pas. Je pense qu'aujourd'hui, les fous ont même du mal à se tuer. Le soir, on rentre du supermarché à sept heures. Moi et Nicola, on pousse le chariot de médicaments entre les rangées de lits. Pour convaincre les pauvres bourriques de les avaler, Nicola, leur dit que ce sont des pilules martiennes.

Il dit : « Dans les fabuleuses années soixante, il y avait des films avec des martiens qui mangeaient une pilule sur laquelle était écrit *poulet* et c'était comme s'ils avalaient un poulet entier. Qu'est-ce que vous voulez manger ce soir ? Du poulet ? L'aile ou la cuisse ? Quand les pauvres bourriques dorment, moi et Nicola on va sur la terrasse. On regarde l'institut avec toutes ses lumières qui restent allumées la nuit. C'est une question de sécurité. Dans chaque couloir, dans chaque chambre, on laisse un néon allumé. Vue d'en haut, la grosse bâtisse, pleine de lumières, ressemble à une crèche de Noël, le petit Jésus en moins. Il ne naît pas ici, le petit Jésus. Déjà qu'il y a deux mille ans, il est né pauvre, dans une étable, je ne pense pas qu'il voudrait naître fou, ici. Nicola se roule une clope et m'en roule une. Il aime regarder cette espèce de planétarium qu'est l'institut. Pour lui, l'institut est un paradis. Il dit : « Ce sont tous des saints, ici. Tu les vois ? Tous immobiles sur leurs paillasses, on dirait qu'ils posent pour une photo ». La bonne sœur traverse tout ça, s'engouffre dans un couloir, entre dans sa cellule, pète et se couche. « Cinquante et un », dit

Nicola. « C'est le dernier de la journée, une fois couchée, elle ne pète plus ».

3.

Je suis mort cette année. Un soir, en haut sur la terrasse, Nicola me fait : « Dans les années soixante, j'étais le plus mauvais de mes frères. J'étais la brebis galeuse, la pomme pourrie. On m'a mis à l'institut parce que je disais que j'avais vu des martiens. Après cette nuit-là, on m'a mis en observation. Le médecin disait que j'étais un enfant normal et voulait me renvoyer à la maison. Mais un soir, après le dîner, les infirmiers faisaient la fête dans le jardin. L'école était finie et deux copains de classe sont venus me rendre visite. Robertino Casoria et Pancotti Maurizio. La bonne sœur a dit que je pouvais leur parler et je suis resté seul avec eux. Robertino Casoria m'a fait : « La maîtresse dit que tu es fou, c'est vrai ? » Je lui ai répondu que non. Mais Robertino Casoria a ajouté : « Alors pourquoi on t'a enfermé ici ? ». Je lui ai répondu : « Ce n'est pas un asile, ici. C'est une école. Une école de saints. Ici, on nous apprend à devenir des saints ». Et Pancotti Maurizio se moquait de moi : « Comment on vous apprend à devenir des saints ? » Je lui ai répondu : « On nous apprend à faire des miracles ». Et lui : « Moi aussi, je fais des miracles. J'ai un chapeau d'où je sors un lapin et un bouquet de fleurs » et Robertino Casoria a enchaîné en disant : « Ce ne sont pas des miracles, ça... ce sont des tours de magie comme en font les clowns au cirque. Les vrais miracles, c'est quand on ressuscite des morts ! » Et Pancotti Maurizio m'a fait : « Tu es cap de ressusciter des morts ? »

Alors, je les ai emmenés jusqu'à la grille de l'institut, celle qui sépare le service de mise en observation des fous à proprement parler. Je suis vite passé par dessus, je suis habitué, Robertino m'a suivi de près mais ce crétin de Pancotti Maurizio, qui est un gros tas, il lui a bien fallu une demi-heure. Et on lui disait : « Vas-y, Pancotti Maurizio, crétin, tas de graisse » et lui, il était essoufflé comme un éléphant de mer asthmatique. Puis, nous sommes arrivés près d'un muret sur lequel il y avait plein de lézards. J'en ai attrapé un et je l'ai serré dans mes mains. J'ai dit : « Maintenant, je le casse en deux pour le tuer ». Je lui ai arraché la queue qui est tombée par terre et qui sautillait comme un anchois sauté à la poêle. Pendant ce temps-là, je tenais le lézard dans ma main gauche et je disais à Pancotti Maurizio et à Robertino Casoria : « Là, je l'ai tué et maintenant, je le ressuscite ! ». J'ai

fait : « Ressuscite, lézard ! », j'ai ouvert la main et le lézard a sauté par terre. Il s'est réfugié entre les jambes de Pancotti Maurizio qui a écarquillé les yeux et a ouvert grand la bouche. Robertino a même versé une larme. Alors, Pancotti Maurizio m'a fait : « Je sais maintenant que tu es capable de faire des miracles. Je sais maintenant que c'est une école de saints, ici. À partir d'aujourd'hui, on sera amis pour toujours ». J'ai pensé que Pancotti Maurizio était vraiment un crétin. Les crétins croient tout ce qu'on leur raconte. J'ai pensé que s'ils ne savaient pas que les lézards continuent à vivre quand on leur coupe la queue... peut-être qu'ils n'ont jamais vu de vers luisants. Et comme ça, je les ai emmenés à l'étang et quand Pancotti Maurizio les a vus, il m'a demandé : « Ça aussi, c'est un de tes miracles ? » Je lui ai répondu : « Non. Ça, ce sont les saints de l'école. Quand ils meurent, on leur ouvre la tête, on découpe leur cerveau en tranches et on fouille leurs viscères. Les saints sont comme un plombier sans sa caisse à outils, qui ne peut même plus réparer un robinet qui coule. Eux, sans leur corps, ils ne peuvent plus faire de miracles. Alors, une fois morts, ils viennent passer l'éternité sur l'eau de l'étang. Mais on les a tellement soignés avec l'électricité toute leur vie à l'institut que, même morts, ils s'allument comme des réverbères ». Puis, je les ai emmenés dans les différentes sections de l'institut. Maurizio m'a demandé : « Comment ça se fait qu'ils sont tout nus ? » Je lui ai dit : « Ils sont comme Saint François qui pour devenir saint s'est séparé de tout ». À ce moment-là, nous avons entendu la bonne sœur arriver, je les ai prévenus « La bonne sœur est sourde mais si elle nous attrape, elle nous battra ». On a détalé et on a couru à travers les différents services. Robertino Casoria avait peur, il disait : « On risque de les réveiller, ces saints, non ? » Je lui répondais : « Ils ne se réveilleraient même pas si la police les arrosait de café avec une lance à eau ». On est arrivés à la grille et je l'ai franchie en moins de deux, Robertino m'a suivi de près, mais Pancotti Maurizio n'arrivait pas à l'escalader. Moi, je lui criais essoufflé : « Vas-y, Pancotti Maurizio, gros tas, andouille ! » Et Robertino lui criait la même chose : « Lève les jambes, accroche-toi aux barreaux. Ne fais pas ta mijaurée... » Et petit à petit il s'est hissé au sommet mais pendant qu'il l'enjambait, il a glissé. Il s'est empalé sur un montant et il a hurlé. « La ferme, Pancotti Maurizio », je lui ai dit, « Si tu gueules, la bonne sœur va arriver et Robertino et moi, on foutra le camp et on te laissera avec

elle, elle te battra et t'emmènera chez le docteur qui te branchera l'électricité sur le zizi. Et comme ça, Pancotti Maurizio a commencé à geindre en silence. Il pleurait et ravalait ses larmes pendant qu'on lui disait : « S'te plait, s'te plait, s'te plait, ta gueule ». Je me souviens que dans le noir, on devinait à peine la grosse silhouette de Pancotti Maurizio accrochée à la grille. On entendait un petit gémissement et de temps en temps, le bruit du métal de la grille qui bougeait. Puis, on n'a plus rien entendu. On avait l'impression que la grille était devenue muette. Robertino Casoria m'a demandé : « Mais c'est vrai que tu sais faire des miracles ? » Moi, je lui ai répondu : « Non, ce n'est pas vrai ». Robertino Casoria s'est enfui et je suis resté près de la grille. À l'aube, Pancotti Maurizio ressemblait toujours à un gros sac pendu à la grille. On aurait dit un gros sac poubelle. La bonne sœur m'a emmené chez le docteur. Il a dit que c'était dangereux de me faire sortir de l'institut. On m'a retiré mes vêtements et on en a fait un paquet. La bonne sœur m'a mis au lit dans le service des pauvres gamins fous. Elle m'a fait : « Tu es un sale gamin. À partir de maintenant, tu resteras enfermé ici et tu ne sortiras plus jamais ».

Trente-cinq ans ont passés depuis ce jour-là et après tout ce temps, j'avais tout oublié. Même la saveur de la mer, la saveur du sel *sapore di sale, sapore di mare* des années soixante. Puis, tu m'as emmené dehors, au supermarché qui regorge de tout. Il y a même le petit œuf en chocolat Kinder qui transforme tous les jours de l'année en une fête de Pâques sans fin. Il y a du lait en poudre, du vin en tetrapak et des fraises au vinaigre balsamique. Maintenant, je pense au supermarché jour et nuit. Aux pâtes Barilla, à leur belle boîte bleue. À l'arôme du café Lavazza, qui ne s'évente pas, grâce à son emballage sous vide. Au yogourt Müller *faites l'amour à la saveur*. Comme ça, quand je sors, j'en suis malade parce qu'ici, il n'y a rien. Il n'y a que des pilules, le soir pour se coucher et la bonne sœur. Et je ne peux pas penser que j'ai passé trente-cinq ans à compter des pets. Maintenant, je ne suis bien ni dedans ni dehors ».

4.

Je suis mort cette année. Un pape polonais est mort aussi cette année, c'était le Pape le plus important du monde. Il est mort un samedi soir. C'était le deux avril. On a décrété un deuil national, y compris à Cuba et au Vietnam. Pannella a fait une grève de la faim et la bonne sœur est partie à Rome. Depuis dimanche, tout le monde fait la queue

comme elle pour voir la dépouille. Lundi soir, la bonne sœur est arrivée devant le cadavre. Elle a téléphoné à l'institut avec le portable qu'elle a gagné avec les points du supermarché. Elle a dit qu'elle avait même pris une photo avec. Une photo du cadavre du Pape polonais mort.

Ce lundi-là, on a laissé tomber le supermarché mais le mardi, on a dû y aller, moi et Nicola, même si la bonne sœur n'était pas encore rentrée de Rome. Elle nous a appelés et nous a dit qu'elle essaierait d'arriver à temps, pour payer à la caisse avant la fermeture. Tout près d'un rayon, je vois une demoiselle qui fait la promotion du café Lavazza. Elle l'offre gratis aux clients et leur montre les paquets emballés sous vide. Elle est très belle et je la reconnais, même si ça fait trente-cinq ans que je ne l'ai pas vue. C'est Marinella. Je lui dis : « Tu es très belle. Tu es comme quand nous étions gamins. Tu es restée telle que tu étais il y a trente-cinq ans mais tes lolos sont plus gros. Elle aussi me reconnaît tout de suite et m'offre du café. Elle dit : « Toi aussi, tu es le même qu'il y a vingt ans. Tu as la même voix que quand tu étais gamin ». Et je lui fais : « Je ne suis pas quelqu'un qui parle beaucoup. J'économise ma voix, je ne l'use pas. C'est comme quand les gens laissent le plastique sur les chaises du salon pour ne pas user le tissu et après vingt ans, la couleur n'a pas passé ». Elle me dit : « Aujourd'hui, tu es venu sans la bonne sœur. Mais c'est vrai ce que disent les caissières ? C'est vrai qu'elle pète ? » Je lui fais : « Oui, mais aujourd'hui, elle est à Rome, chez le Pape mort. Aujourd'hui, elle pète au Vatican » et elle se met à rire. Alors je continue et lui dis : « La bonne sœur arrive devant la dépouille du Pape polonais. Elle est émue et lâche un pet. Tout le monde fait semblant de rien, parce que c'est une religieuse. Tous, sauf le Pape polonais qui ressuscite et lui dit : « Bon, ce coups-ci, ça va comme ça ! Tu as péte toute ta vie et nous, on a fait semblant de rien. Mais figure-toi que les pets puent, surtout quand ils sont silencieux ». Et là, tout le monde est stupéfait à cause de cette religieuse qui a ressuscité le Pape. Et comme ça, les gens demandent au Pape s'il a vu le paradis ou l'enfer. Tout le monde veut savoir comment est Dieu. Mais le Pape Polonais leur dit : « Il n'y a ni enfer, ni paradis, ni Dieu ». Et la presse internationale demande s'il y a un Bouddha ou un Manitou ou des dieux de l'Olympe. Mais il leur répond : « Il n'y a rien de tout ça ». Et le monde entier perd la foi. Les prêtres se défroquent et deviennent des accros de casino, des

lutteurs de sumo ou des gardiens de parking sauvage. Les enfants de l'école de la Piazza Castrolibero vendent les crucifix qui pendaient dans leurs classes comme bois à brûler et avec l'argent, ils achètent des scooters trafiqués, pour pouvoir démarrer en trombe sur la roue arrière. Les églises deviennent des parkings, l'Osservatore Romano devient un journal spécialisé dans les courses de chiens et Famiglia Cristiana, une revue avec des femmes qui lèchent les hommes nus. Et puis,...

» Et puis ça suffit parce que je vois que Marinella rit comme certains parents très gros et très souls à Noël qui se pissent dessus à force de rire. Elle rit comme quand nous étions gamins. Et moi, je me dis qu'après trente-cinq ans, elle pense peut-être encore à moi. Elle me choisirait peut-être pour rester ensemble jusqu'à ce que la mort nous sépare et élever des enfants, même si c'est dans la pauvreté, et vieillir en partageant tout ce que nous avons : une demi-pizza chacun, une demi-glace, un demi-verre de latte macchiato. Je pense que je vais lui dire que maintenant, je la crois, même si elle dit des mensonges, même quand elle dit qu'elle mange les araignées alors que ce n'est pas vrai. Maintenant, je me sens prêt. Après trente-cinq ans, à force de fréquenter ces pauvres fous, je suis devenu un vrai crétin. Je crois tout. Je crois à son amour pour moi qui aurait ressuscité, parce que je l'ai fait rire. Parce que les femmes tombent amoureuse des hommes qui les font rire. C'est connu : les femmes qui rient s'ouvrent à l'amour. Je pense que l'amour, c'est ça justement. Je pourrais écrire sur le mur du supermarché *l'amour c'est... rire d'une bonne sœur qui pète*.

Je comprends que dès que son rire cessera, son amour s'éteindra. Il y en a pour qui l'amour dure toujours. Alors, c'est le mariage, avec les enfants qui grandissent et attrapent la varicelle et la scarlatine. Ce sont les vacances à la mer en mobile home et le prêt bancaire à un taux intéressant pour acheter une maison. Mais il y en a pour qui l'amour est une question d'instant. Alors, c'est comme une étoile filante et même si tu es un grand scientifique de l'espace, tu finis par faire un vœu. Face à l'étoile filante, tu ne commences pas à théoriser sur le mouvement des corps célestes. Face à ton étoile, tu penses à ton vœu, comme quand tu étais gamin. Et avant que Marinella ne cesse de rire, je dois lui demander une chose. Rien qu'une, dans notre amour d'un instant. Je dois lui demander avant qu'elle n'arrête de rire, autrement mon amour se brisera pour toujours et je louperai l'étoile filante. Je lui demande : « Est-ce que je peux te lécher ? ». Mais elle me répond :

« Non. Ça me dégoûte ». Et elle arrête de rire. Je lui dis : « Ce n'est pas grave. Je te comprends, parce que moi aussi, ça me dégoûte. »

5.

J'ai dit au revoir à Marinella. « Ciao Marinè... » Elle m'a dit : « Ciao Nicola ».

J'avais fini de faire mes courses au moment où la bonne sœur est arrivée. Elle attendait aux caisses. On a été chez le directeur du supermarché et elle s'est excusée pour le retard. Elle a dit : « C'est à cause du Pape polonais qui est mort ». Puis, elle s'est renseignée : « Nicola a embêté quelqu'un ? ». Le directeur lui a répondu : « Non, Nicola est quelqu'un de tranquille. Il fait ses courses, il remplit son caddy et se tait. Il parle tout seul mais ne dérange personne ». La bonne sœur lui a dit : « Nicola avait une grand-mère qui nous apportait des œufs et sa mère était une pauvre folle. L'été, son père le laissait à la montagne avec ses frères, au milieu des brebis et une fois ce qui devait arriver arriva. Ce jour-là, Nicola est arrivé à l'institut. Nous avons essayé de lui apprendre quelque chose mais après trente-cinq ans, il peut juste faire les courses et distribuer les médicaments aux fous qui vont plus mal que lui. Pour le reste, c'est un pauvre bougre qui parle tout seul et qui ne ferait pas de mal à une mouche ». Le directeur lui a fait : « Dans les meilleures familles, il y a une pomme pourrie, une brebis galeuse. Heureusement que vous êtes là avec votre institut pour prendre soin de ces pauvres bourriques ». La bonne sœur a ouvert ses bras et a dit : « Il y en a beaucoup à l'institut, des fous comme lui. Chacun souffre d'un trouble différent. Il y a pire. Lui par exemple, il parle de Nicola comme si c'était quelqu'un d'autre, alors que Nicola, c'est lui ». Pendant ce temps, je regarde Nicola qui se tait. La bonne sœur lève les bras, pète un coup et Nicola compte en silence.

6.

Puis, j'ai vu, sur le bureau du directeur du supermarché, la boîte de flocons de maïs avec un coq qui rit dessus. Et je me suis rappelé que pendant les années soixante, nous avions aussi un coq qui riait. Et j'ai demandé au directeur : « Je peux les goûter ? ». Et lui m'a dit que je pouvais. Et je les ai goûtés jusqu'à ce que je termine la boîte. Et je me suis dit que j'en voulais encore et lui m'a dit : « Au supermarché, il y a des milliers de boîtes ». Et nous sommes descendus et nous en avons ouvert une autre. Et puis des dizaines d'autres. Le directeur disait : « Mange, ça te fait du bien, les flocons de maïs, c'est un produit de

grande qualité. Mange-les avec du yogourt Müller *faites l'amour à la saveur*, ou avec du lait Parmalat ». Et moi, j'ai bu le lait et j'y ai ajouté du Nesquick qui plaît aux grands comme aux petits et les biscuits Ringo de deux couleurs, fourrés à la crème. J'ai mangé la pizza précuite Buitoni et le fish-sticks Findus tout droit sortis du surgélateur. J'ai mangé les pâtes Barilla, avec la boîte bleue. Et même si elles étaient crues et emballées, elles avaient un bon goût de pâtes et une douce saveur bleue. Et j'ai mangé le dentifrice Acquafresh, qui nous a appris à étendre la pâte dentifrice à trois couleurs sur notre brosse à dents. Et j'ai mangé les cartons de vin Tavernello, avec son goût de Tetrapak et j'ai même mangé les revues avec les femmes qui ne lèchent pas les hommes nus mais qui montrent leurs lolos, pour nous rappeler que le monde n'est pas seulement fait de massacres et de tribunes politiques chiantes. Quand je n'ai plus pu avaler quoi que ce soit, je me suis arrêté. J'ai pensé aux années soixante, qui pour moi se terminaient ce jour-là. Elles se terminaient avec trente-cinq ans de retard. Maintenant, j'étais repu et j'ai commencé à vomir. De mon estomac trop rempli sont sortis les biscuits Ringo et le Nesquick, le yogourt Müller *faites l'amour à la saveur* et le lait Parmalat, la pizza précuite Buitoni et les fish sticks Findus, les pâtes Barilla avec la boîte bleue, le dentifrice Acquafresh et le vin Tavernello en Tetrapak. Et quand j'ai arrêté de vomir, j'ai regardé devant moi. Il y avait la bonne sœur qui applaudissait, elle était belle, on aurait dit Marie-Thérèse de Calcutta jeune et elle me disait : « Vomis, vomis, ça te fait du bien ». Même Marinella était contente et riait, ivre d'amour pour moi. Il y avait ma grand-mère habillée en vieille, avec les bas de la pharmacienne. Et il y avait aussi ma mère, on l'avait détachée, elle restait tranquille. Ma mère me disait : « Remercie toutes ces braves personnes du supermarché. Ce sont tous des saints. Saintes les caissières qui rigolent des pets de la bonne sœur et sainte Marinella qui t'aime. »

7.

Je suis mort cette année. Parce que je n'arrivais plus à être bien ni dehors ni dedans. Mourir était la seule issue. Je ne pourrais pas dire comment ça s'est passé. Je sais que j'étais attaché et que j'ai ensuite cessé de respirer. D'abord, je comptais les battements de mon coeur, ils devenaient de moins en moins fréquents et je me suis mis à compter le temps entre chaque battement. Puis, basta. Mais rien de

grave. Ce n'est pas comme dans certains films avec des fous à qui on envoie du courant électrique dans le cerveau, qui hurlent, se tapent dessus, s'arrachent les yeux et souillent les murs de merde. À l'institut, il n'y a pas tout ce bordel qu'on te montre au cinéma. Ici, même la merde est quelque chose de discret. L'institut est une copropriété où tu comprends que ton voisin d'en dessous est mort uniquement à cause de la puanteur. Et la puanteur ne fait ni désordre, ni bruit. Je suis mort, attaché à mon lit. Près de moi, il y avait Nicola. Il avait une revue avec des femmes qui lèchent les hommes nus, emballée dans de la cellophane. Il me l'a montrée. C'était une revue chinoise sans texte inutile. Ni titre, ni prix, ni code barre. Nicola m'a dit qu'il l'avait reçue par abonnement. Dans la cellophane, il y avait aussi un cadeau, un gadget. Mais ce n'étaient pas des lunettes ou un porte bonheur en forme de patte de lapin sauvage synthétique. Dans la cellophane, il y avait la clé de l'institut et Nicola m'a dit : « Je m'en vais. Je vais m'inscrire à l'état civil. Maintenant qu'on est morts, il faut bien qu'on soit enregistrés quelque part, sinon que veux-tu qu'on écrive sur nos tombes ? Maintenant, je sors parce que je ne veux pas terminer comme ces serviteurs dévoués qui se font enterrer vivants dans la tombe de leur maître mort ». Mais je lui ai fait : « Attend encore un peu. Ne t'en va pas sans avoir dit quelque chose. Dis quelque chose sur mon corps mort ». Et Nicola s'est préparé à faire son discours. Il a léché sa main et l'a passée dans ses cheveux pour se recoiffer un peu. Il a marmonné un truc genre : « Zut, fallait que ça tombe sur moi, l'éloge funèbre... » et il a levé les yeux au ciel tellement qu'ils étaient à deux doigts de se révolter. Puis, il s'est approché de moi et a dit : « Ce mort qui est ici devant moi, c'est moi. Et je suis désolé de me présenter mort, bien que vivant je ne valais pas vraiment la peine d'être présenté. Maintenant, je regarde le mort que je suis et ça me fait bizarre d'être devant moi comme devant un miroir inversé. Je regarde le mort que je suis et je me demande depuis au moins une demi-heure : « Si je ne suis plus vivant... et si ce mort que je suis est ici devant moi... moi qui suis devant le mort, qui suis-je ? » Je regarde mon visage maigre, mon visage sec. Je me dis que ce visage est vraiment le visage d'un mort. Je me dis qu'un vivant ne peut avoir une gueule pareille. Sauf que ce visage était le mien, avant que je ne meure. Vivant, j'avais déjà cette tronche. Et on me disait : « Tu as une de ces tronches, on dirait un macchabée ». On me disait

qu'avec ce visage-là, j'avais l'air d'un mort. Pendant toute ma vie, on m'a dit que j'avais la gueule d'un mort. Et voilà que je me dis que si quelqu'un pendant toute sa vie à l'air de quelque chose, au bout d'un moment, il finit par devenir ce dont il a l'air. Et voilà comment après toute une vie, j'ai fini par devenir un mort. Je suis mort avec la même gueule que j'avais quand je vivais ». Je lui demande : « Nicola, c'est bon comme ça, le discours ? ». Il répond « Oui. Je pense. Tu crois que ça suffit? »

Je lui demande : « Tu ne penses à rien d'autre ? ». Il me dit que non. Il dit au revoir et fait mine de partir. Je le rappelle : « Tu ne vas pas partir à cette heure-ci. Maintenant, la bonne sœur va nous apporter une belle poire cuite et puis, on nous apportera les médicaments. On nous donnera la pilule martienne qui nous retape. Avec la pilule, fini la peur et on s'endort. Attend demain matin. Ne pars pas maintenant, il fait noir. Le noir fait peur et on peut mourir par peur du noir ». Nicola me dit : « Ca fait trente-cinq ans que je prends les pilules martiennes pour m'ôter cette peur. Et même après tout ce temps, la peur revient chaque soir. Je suis toujours malade mais maintenant, j'ai compris pourquoi je n'arrive pas à guérir. Parce que la peur n'est pas une maladie ».

8.

(Je suis mort cette année. Tout le monde voulait mourir cette année. Ceux qui ont vécu jusqu'à maintenant ont vu tout ce qu'ils pouvaient voir : les chiens dans l'espace, les hommes sur la lune et un robot à roulettes sur Mars. Ils n'ont pas seulement vu exploser Kaboul et Bagdad mais aussi New-York, Londres et Madrid. Ils ont vu le petit œuf en chocolat Kinder transformer tous les jours de l'année en une fête de Pâques sans fin. Ils ont vu le lait en poudre, le vin en tetrapak et les fraises au vinaigre. Tout le monde voulait mourir cette année, parce qu'à partir de l'année prochaine, on ne verrait plus rien de neuf. Le monde se répétera comme des programmes télévisés qui tournent en boucle. Le futur ne sera plus qu'un résumé des épisodes précédents. À partir de demain, même les massacres deviendront un spectacle chiant pour spectateurs blasés.) Je suis mort cette année-ci. Mais le jour de ma mort, Nicola a quitté l'institut avec la clé qu'il avait trouvée dans la revue chinoise avec des femmes qui lèchent les hommes nus. Il a franchi la première porte et la seconde en les laissant ouvertes toutes les deux. De toute façon, les pauvres fous qui sont enfermés depuis trente ans ne sortiraient jamais, même s'il y avait le

feu. Les fous ne s'échappent que dans les blagues. Il a trouvé une brique et l'a emmenée au milieu de la place. Le mur le plus proche était à une vingtaine de mètres. Il a pensé que dans les trente-cinq dernières années, il ne s'était jamais assis aussi loin d'un mur. À l'institut, la plus grande pièce était le réfectoire mais même assis au milieu, tu avais toujours un mur à moins de quatre ou cinq mètres. Tandis que là maintenant, il en fallait plus du double pour arriver au bâtiment qu'il avait devant lui. Et personne ne passait dans cet espace qui le séparait du mur. Tandis qu'à l'institut, il avait toujours eu quelqu'un à côté de lui, un autre fou ou un infirmier, le docteur ou la bonne sœur, qui le collaient et ne s'écartaient pas, même pour lui laisser un peu d'air. Le peu d'air qu'il y avait à l'institut, il devait le partager avec les autres. Maintenant, par contre, au milieu de la place, entre lui et le mur, il n'y a rien, ni véhicule stationné, ni container à ordures, ni chien, ni chat, ni pigeon. Il n'y avait que l'air frais de la nuit. Et il le respirait, tout seul. Tandis qu'il était au milieu de la place, Nicola a eu l'impression que ce n'était pas seulement lui mais l'asile tout entier qui sortait par la porte. Il lui semblait qu'il sortait les jambes les premières et les mains sur la poitrine. Étendu dans un cercueil, pieds nus, comme certains morts dans les villages à qui on noue un mouchoir autour de la tête pour éviter que leur bouche ne s'ouvre. L'asile électrique était une dépouille si longue qu'il était impossible d'en voir les pieds et la tête d'un seul coup d'œil. Il était long et sec, plus on le sortait par la porte et plus il en restait à sortir. Plus qu'un mort, on aurait dit un intestin, une pelote de boyaux mous et de chair qui, une fois déroulée, est aussi longue qu'une autoroute. Nicola regardait ce mort si imposant et pensait : « Comment est-ce possible qu'il ait tellement grandi, cet asile, il a dû être construit il y a des siècles ? S'il était mort avant, un cercueil normal et une tombe banale auraient suffi. Tandis que maintenant, il occupera un cimetière à lui tout seul. À moins qu'on ne l'enterre dans un pipe-line ». Maintenant que l'asile était mort, Nicola le trouvait ridicule. L'institut avait l'air d'une ancienne ruine et ses occupants, de squelettes étrusques. Il regardait l'institut et pensait : « Comment est-ce possible qu'il existe depuis tout ce temps et que personne n'ait réussi à le faire mourir. Même si on change son nom pour l'appeler *institut, clinique, hôpital psychiatrique...* ce sera toujours le même asile. Comment est-ce possible ? Il le regardait et pensait : « Comment est-ce possible que

là dedans, il y ait encore tous ces pauvres bougres, attachés à leurs lits et assommés par les médicaments ? Comment est-ce possible que les bonnes sœurs disent encore : « Il a chié par terre, il est comme une plante ». Comment est-ce possible que le docteur soigne encore avec l'électricité comme quand on donne un coup dans le tourne-disque, parce que le disque est rayé? » Comment est-ce possible que personne ne soit encore venu pour l'étudier comme un objet archéologique ? » Et puis : « Comment est-ce possible de rester là dedans sans jamais en sortir et comment est-ce possible de vivre à l'extérieur sans savoir ce qui se passe là dedans ? » Comment est-ce possible... Comment est-ce possible... Comment est-ce possible.

Vix off : Comment est-ce possible

Ascanio : Comment est-ce possible

Voix off : Comment est-ce possible

Ascanio : Comment est-ce possible

Voix off : Parfois je me demande, comment est-ce possible de batifoler dans les champs... la mort dans l'âme ? D'être baigné de soleil chaud, entouré de sourires... le cœur plein d'angoisse ? Laissez-nous votre tristesse ! Laissez-la à nous qui ne pouvons batifoler dans les champs et ne voyons jamais le soleil. Ceci est un très court poème.

Bruxelles, 13.08.08 ou pas